

## **L'assistance du Maroc au Projet Oasis de Mauritanie**

Par Grigori Lazarev, ancien Senior Socio-economist au Centre d'Investissement de la FAO

(Extrait de son récent ouvrage « Les politiques agraires au Maroc 1956-2006 *Un témoignage engagé* – Economie critique, 2012, 232p)

L'association du Maroc à la réalisation du Projet de Développement des Oasis de Mauritanie fut le résultat d'un enchaînement de circonstances qui n'avaient été nullement programmées lorsque le Centre d'Investissement me confia la préparation de ce projet que le Gouvernement mauritanien souhaitait soumettre au financement du FADES<sup>1</sup>. Les oasis de Mauritanie se dispersent dans trois grandes régions, l'Adrar, au nord, le Tagant, au centre et l'Assaba, au sud. Ces oasis ne disposent que de très faibles ressources hydrauliques, essentiellement celles de l'accumulation périodique, dans les poches imperméabilisées de quelques lits de rivières asséchées, des rares eaux de pluies qui, infiltrées, suivent de longs pendages dans les massifs dunaires environnants. Ces oasis sont surtout occupées par des palmeraies qui puisent leur eau directement dans les nappes. Leur entretien est rudimentaire et leur principal rôle est d'alimenter la "cure de dattes" des nomades propriétaires qui s'y rassemblent au moment de la récolte et associent ce séjour aux mariages et aux rencontres sociales. L'agriculture est peu développée, les parcelles exigües n'étant que très faiblement irriguée par des puits à balancier, le *chadouf* égyptien, ou dans le sud, par de simples seaux remplis dans des puits peu profonds.

Lorsque nous visitâmes ces oasis, nous fûmes frappés par l'ampleur qu'avait prise, depuis une quinzaine d'années, l'agriculture irriguée par motopompes. Mais nous fûmes surtout interpellés par le décalage qui existait entre ce moyen d'exhaure et les ressources en eau. Les motopompes avaient fait baisser le niveau des nappes, obligeant à des surcreusements continus, beaucoup de puits étaient déjà abandonnés tandis que de nombreux puits traditionnels s'étaient asséchés. Des palmeraies s'étiolaient avec la baisse des nappes et tout indiquait un risque grave de dégradation irréversible à l'horizon de quelques décennies. Nous proposâmes un projet qui partirait d'une application rigoureuse des réglementations existantes sur le contrôle et les autorisations de pompage motorisés et qui, au contraire, donnerait la priorité à des systèmes d'irrigation performants mais utilisant la traction animale, principalement celle des ânes, abondants dans toutes les oasis. On y ajoutait des actions techniques pour améliorer la culture des palmiers et pour intensifier le maraîchage. La proposition fut d'abord très mal reçue car elle fut ressentie comme un refus du progrès technologique. Mais devant l'évidence de l'épuisement des ressources en eau, les responsables de l'agriculture acceptèrent l'idée de l'introduction expérimentale de systèmes d'irrigation à traction animale, alors inconnus en Mauritanie.

Nous proposâmes le système de l'oultre à déversoir, un système traditionnel qui avait été pendant des siècles, le principal moyen d'exhaure de l'eau de puits au Yémen, dans les oasis de l'Egypte et du Soudan, au Fezzan, dans le Sud tunisien et dans les oasis du Sahara

---

<sup>1</sup> Le FADES est un fonds de financement arabe établi au Koweït. Le Projet Oasis a été cofinancé, en 1987, par le FADES et le FIDA de Rome. Le premier projet a été suivi d'un projet de seconde phase. La première mission "Oasis" en Mauritanie me donna l'occasion de travailler pour la première fois sur le terrain avec Khalid El Harizi qui devait devenir un ami de toujours. Khalid, un major de l'IAV, m'avait été présenté par Paul Pascon. Lorsque le Centre d'Investissement de la FAO chercha des candidats pour son programme de formation, Khalid fut l'un des premiers acceptés. Revenu au Maroc après deux ans de Centre d'Investissement, il eut l'opportunité de commencer une carrière internationale à la FAO, et de là, au FIDA où, en 2010, il était devenu l'un des cadres les plus brillants.

algérien, dans les puits des vallées et des oasis du Maroc présaharien<sup>2</sup>. Au sud du Sahara, ce système n'avait été introduit - probablement vers le XVIII<sup>e</sup> siècle - que dans le massif saharien de l'Aïr, au Niger. Au cours des quatre ou cinq dernières décennies, dans les régions où ils étaient nombreux, les systèmes d'exhaure à traction animale avaient été progressivement remplacés par des motopompes et, dans les années 70, ils avaient pratiquement disparu, ne laissant que leurs bâtis dans le paysage. Dans de nombreuses régions, ce progrès avait été accompagné, comme en Mauritanie, d'un épuisement des nappes superficielles. Là où les ressources souterraines profondes existaient - au Soudan, dans les oasis égyptiennes, au Fezzan et dans des régions présahariennes du Maghreb -, cet épuisement avait pu être, en partie, compensé par des forages dans les nappes profondes - ce qui n'était pas possible dans les oasis de Mauritanie. Nos interlocuteurs du ministère acceptèrent l'idée d'expérimenter le système de l'outre à déversoir sous réserve que nous nous chargions de trouver un dispositif pour en assurer l'introduction en Mauritanie. Nous relevâmes ce défi.

Nous pensâmes au Niger où ce système était encore largement en activité, à côté des premières motopompes, mais nous n'arrivions pas à imaginer de moyens pratiques pour faire venir des agriculteurs nigériens ayant l'expérience requise, et pour les encadrer en Mauritanie. L'autre possibilité était celle du Maroc. Ce système que l'on trouvait encore, une ou deux décennies plus tôt, dans la plupart des régions du Maroc présaharien, avait, comme dans les autres pays, très largement reculé devant les motopompes. On pouvait cependant encore le retrouver en état de fonctionnement dans des cantons isolés et restés fortement traditionnels. L'expérience de pédagogie engagée sur le terrain du Département des Sciences Humaines de l'Institut Agronomique de Rabat répondait à la seconde exigence, celle d'une structure possible d'encadrement de l'expérience. Paul Pascon était le responsable de ce département et je connaissais son très grand intérêt pour les technologies traditionnelles mais aussi son profond désir de connaître la Mauritanie. Depuis notre découverte commune des régions sahariennes, en 1961, il s'était attaché à la connaissance scientifique du Sahara atlantique. La mort tragique de ses enfants dans la province de Tantan semblait y avoir ajouté une profonde dimension affective, comme une thérapie par l'immersion dans ce milieu, pourtant chargé de douleurs.

Paul eut la réaction d'intérêt à laquelle je m'attendais et il proposa d'emblée de monter un projet qui permettrait d'installer pendant plusieurs mois un artisan irrigateur dans l'oasis de Sani que j'avais identifiée en Mauritanie pour une expérience possible. Il était sûr de trouver l'expertise idoine dans la région d'Illigh, dans le Souss, et il se proposait d'effectuer, lui-même et avec ses assistants, les nécessaires missions de démarrage et de supervision. Je n'eus pas de difficulté à trouver auprès de la FAO un financement pour un projet d'une année. Ce fut le début d'une collaboration, qui dure encore, entre l'Institut Agronomique du Maroc et le Ministère de l'Agriculture de Mauritanie. A l'époque, cette collaboration eut une réelle signification politique car les relations entre les deux pays étaient alors plutôt tendues en raison des relations privilégiées de la Mauritanie et de l'Algérie. Les autorités mauritaniennes avaient cependant choisi de dépolitiser le projet, mettant en avant le caractère neutre de la

---

<sup>2</sup> Ce système a pour base une outre ouverte aux deux bouts dont l'un se termine en un long manchon. Lorsque l'outre descend dans le puits, une corde tient le manchon relevé, de telle sorte que l'eau, qui remplit l'autre partie d'une quarantaine de litres d'eau, ne peut pas s'écouler lorsque l'outre est remontée. L'outre est tirée hors du puits par deux cordes coulissant sur deux poulies montées sur un bâti en bois ou sur deux piliers en briques de pisé. Lorsque l'outre arrive hors du puits, une traction sur l'une des cordes libère le manchon, déversant ainsi l'eau dans une gouttière qui la conduit au bassin d'où partent les canaux d'irrigation. L'animal de traction fait un va et vient le long d'un chemin en déclivité qui a la longueur de la profondeur du puits. Une personne, souvent un enfant, fait tourner l'animal et exerce la traction au bon moment.

coopération technique – ce qu’illustre, par exemple, la présence d’étudiants mauritaniens dans les universités marocaines.

Paul débusqua, à Ilich, un personnage assez exceptionnel qui avait une longue expérience de l’agriculture oasienne et savait construire l’infrastructure et l’appareillage d’une outre à déversoir traditionnelle. Al Qayn, ce personnage, était un petit fils d’esclave et il avait montré à Paul, au souk de Sidi Ahmed ou Moussa, l’arbre où étaient enchaînés les esclaves venus du Sahel et qui étaient proposés à la vente par les caravaniers. Lors du premier voyage en Mauritanie, Al Qayn, qu’accompagnait Paul, n’oublia pas, en bon agriculteur, de remplir sa *choukkara*, de semences qui pourraient lui être utiles<sup>3</sup>. L’expérimentation prit place à Sani, une station de recherche qui était, alors dirigée par un mauritanien d’ascendance marocaine, une famille Berrada venue commercer en Mauritanie au début du siècle<sup>4</sup>. Ce qui se passa fut fascinant. En peu de temps, Al Qayn sut se rendre populaire dans le village de Sani et communiquer, bien que ne parlant pas encore l’arabe *hassaniya*. Son habileté ne se limita pas au savoir faire mais se révéla être aussi celle du savoir apprendre aux autres. En peu de semaines, un puits avait été équipé d’un nouveau système d’exhaure et un âne avait été dressé à la traction. A l’émerveillement des oasiens, une eau abondante commença à se déverser dans un bassin. Mais les agriculteurs ne savaient l’utiliser que comme toujours, en remplissant des seaux que l’on déversait sur les plantes. Al Qayn dut alors leur apprendre à creuser des rigoles et à utiliser l’eau par gravité. Lors de la seconde mission, il revint avec des plants de roseaux car il en avait constaté l’absence. Son entreprise suivante fut d’apprendre aux oasiens comment préparer la terre. Il fabriqua, à cet effet, un araire en bois d’acacia et y attela l’âne proprement dressé. Il apprit aussi aux oasiens la confection d’un *chouari* en feuilles de palmier, ce bissac que l’on pose sur l’échine de l’âne et que l’on ignorait ici, les charges étant tenues par une courroie dorsale sous le ventre de l’animal. Par ses gestes, par sa compétence, par sa modestie, Al Qayn avait eu plus d’impact en deux séjours que des dizaines de vulgarisateurs qui étaient censés, au cours de visites d’une journée, apprendre l’agriculture et la traction attelée aux paysans de Mauritanie.

Paul aida beaucoup pour expliquer les raisons et les objectifs du projet et il savait y faire. Mais ce qui fut le plus surprenant, fut son attitude scientifique. Il prit en effet l’initiative de tenir, chaque soir, un journal dans lequel il décrivait tout ce qui s’était passé dans la journée, comment les oasiens, les cadres administratifs de passage, réagissaient aux événements, comment se faisaient les adhésions, comment se manifestaient les résistances, comment le système de pouvoir local se situait par rapport à l’innovation<sup>5</sup>. Son journal est celui d’un

---

<sup>3</sup> Je me souviens d’avoir reçu le formulaire bleu du recrutement des consultants de la FAO. Ce formulaire prévoyait des cases nombreuses pour décrire l’éducation du candidat, ses diplômes techniques, son expérience professionnelle. Pour Al Qayn, cela se résumait aux mentions suivantes : *diplômes scolaires* : école coranique ; *expérience professionnelle* ; agriculteur ; *poste recherché* : artisan puisatier. Il fallut beaucoup d’explications pour faire admettre à la FAO un consultant aussi inhabituel.

<sup>4</sup> J’avais inscrit dans le projet un voyage d’étude d’un responsable mauritanien pour que celui-ci puisse voir, *in situ*, à quoi correspondait le système d’exhaure que l’on se proposait d’expérimenter. Cela fut, pour Berrada, la première occasion de connaître la terre de ses ancêtres et de rencontrer sa famille de Fès.

<sup>5</sup> Je me souviens qu’il avait, avec les leçons de son expérience de terrain, discuté l’hypothèse qui avait sous-tendu le projet, à savoir celle de la capacité d’une innovation technologique (l’exhaure à traction animale) pour, à elle seule, faire évoluer un système de production. Il montait que l’innovation technique seule ne suffisait pas et qu’il fallait, d’abord, agir en profondeur pour introduire des changements par paliers, en faisant évoluer ce que les gens savaient déjà faire. La suite démontra qu’il avait profondément raison. Le système d’exhaure, malgré sa réussite, ne put pas prendre le pas sur les motopompes dont l’extension suicidaire répondait aux intérêts des gens de pouvoir. En revanche, l’approche progressive, dont Abdeslam Dahman fut le promoteur au cours des années suivantes, montra que le travail de formation de longue durée était payant. Deux décennies plus tard, d’innombrables motopompes ne fonctionnent plus et la question de l’exhaure de l’eau avec des technologies

savant du XIX<sup>e</sup> siècle, celui d'une époque où les observateurs scientifiques prenaient le temps de tout noter. Je ne sais pas comment il faisait pour trouver ce temps. Je n'ai jamais, au cours de mes nombreuses missions, put faire autrement que de conserver des notes synoptiques de mes journées, pour ne pas oublier ce que je devais utiliser dans mes rapports. Ce journal devra un jour être publié. Il montre des qualités cachées d'un chercheur exceptionnel.

Les résultats des premières missions incitèrent la FAO à renouveler et prolonger le projet. J'en étais le superviseur à la FAO et un jour je reçus l'horrible nouvelle, Paul était mort dans un accident de voiture, en se rendant à Sani, avec Ahmed Arrif, un jeune et brillant sociologue marocain qu'il avait associé aux travaux de terrain. Ce fut un temps dur et triste. J'assistai, à Casa, aux obsèques d'Ahmed Arrif, puis à Rabat à celles de Paul. Le long cortège, formé par tous les professeurs et les étudiants de l'Institut, parcourut à pied les quelque cinq kilomètres qui séparent l'Institut du cimetière. J'eus, peu de temps après, une réunion avec ses autres assistants, Larbi Zegdouni et Abdeslam Dahman, qui avaient, eux aussi, participé à l'expérience mauritanienne. Ma seule question fut : "est-ce que vous voulez continuer le projet ?" La réponse fut immédiate : "nous devons le faire pour honorer la mémoire de Paul". Je les assurai, ce que je fis, de mon soutien, au travers de la FAO, aussi longtemps que cela serait nécessaire.

Ce fut le début d'une autre aventure qui dure encore en 2010. Abdeslam Dahman en fut, et en est encore, le pivot et il y associa toute une cohorte de jeunes agronomes de l'Institut. Avec Al Qayn, tout d'abord, il aida à la poursuite de l'expérience en cours. Mais la nouveauté fut l'intérêt manifesté pour l'approche par les responsables de l'agriculture en Mauritanie. Ceux-ci demandèrent à Dahman d'élargir son champ d'action et de jouer un rôle dans la vulgarisation pratique dans les oasis. Les premières actions concernèrent la constitution des associations oasiennes qui marquèrent le véritable début d'un "développement participatif". Mais l'idée la plus originale fut, sans conteste, celle de confier les tâches de vulgarisation à de jeunes couples de paysans scolarisés des oasis du Maroc. Les trois premiers couples furent installés pour une année dans les oasis et Al Qayn eut le privilège d'en être l'introducteur auprès des oasiens. Vivant dans le milieu oasien, ces couples firent de la vulgarisation sans programmes et sans manuels, simplement en faisant ce qu'ils avaient à faire et dont les oasiens de Mauritanie n'avaient ni connaissance ni pratique. Les femmes marocaines apprirent à leurs sœurs mauritaniennes comment mieux faire la cuisine, comment mieux éduquer les enfants, les hommes montrèrent comment tailler et traiter les palmiers, comment cultiver des légumes. Le transfert d'un savoir un peu plus "développé", bien qu'encore peu moderne, se révélait être d'une efficacité infiniment supérieure à celle des méthodes de vulgarisation fondée sur l'apprentissage mécanique de messages techniques. Ces expériences furent si concluantes que le Ministère de l'Agriculture mauritanien n'a pas cessé depuis de trouver des financements pour faire venir de nouveaux couples. Des cadres de l'Institut n'ont pas cessé, au travers de l'Association Targa, de se rendre en Mauritanie pour superviser les actions en cours.

Le dernier message sur cette expérience de la coopération du Maroc et de la Mauritanie voudrait rappeler ce qu'il advint d'Al Qayn. Après ses missions, Al Qayn revint dans son village, honoré par ses pairs et nanti d'un bon pécule. Il devint une personnalité locale. Je me trouvais un jour dans le bureau d'Abdelouahad Radi, alors qu'il occupait – cela ne dura pas longtemps – le poste de Secrétaire d'État à la Coopération. Nous échangeâmes quelques propos sur la coopération internationale et j'eus l'occasion de lui raconter l'aventure mauritanienne dans laquelle il fallait voir un exemple exceptionnel de coopération Sud-Sud. Il

---

alternatives se pose désormais avec une plus large ouverture d'esprit. Elle fait, aujourd'hui, l'objet d'initiatives prometteuses.

n'en avait jamais entendu parler. Je sautais sur l'occasion et, me rappelant Maupassant et ses descriptions des comices de remise du Mérite Agricole, je lui suggérai de faire décorer Al Qayn. Abdelhouahad adhéra immédiatement à l'idée et donna son appui initial à Abdeslam Dahman qui engagea la longue procédure par laquelle il fallait passer. Je ne fus pas peu surpris quand j'appris, deux ans plus tard, que la procédure avait abouti. Al Qayn avait été décoré dans son village par le Gouverneur de sa province. Le cercle de son destin était bouclé sur un honneur que n'aurait jamais imaginé ce petit fils d'esclave. Curieusement, je n'avais jamais rencontré ce personnage qui fut tellement souvent présent dans mon horizon. Dahman me le fit connaître un jour et je me souviens de sa fierté quand il tira de sa *choukkara* la copie du diplôme attestant de sa décoration. Il n'a jamais rien su de l'histoire que je raconte ici.